

Ferretti, Lucia. *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal 1848-1930*. Montréal : Boréal, 1992. Cartes. Pp. 264

Dominique Jean

Volume 21, Number 2, March 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016808ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016808ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, D. (1993). Review of [Ferretti, Lucia. *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal 1848-1930*. Montréal : Boréal, 1992. Cartes. Pp. 264]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 21(2), 130-132. <https://doi.org/10.7202/1016808ar>

find the introductions by Victoria Walker and Sandra Campbell very useful. They provide autobiographical information and an analysis that sets the work into literary and historical context. The books are photo-reproduced copies of the original texts, and the original typefaces give them an authenticity that is only occasionally marred by faded print and missing characters.

We owe the reappearance of these two books to the work of literary critics, especially feminist literary critics, who are retrieving from obscurity books that had been dismissed by the arbiters of the literary canon. Historians will look forward to future discoveries.

JOANNA DEAN,  
Department of History  
Carleton University

**William M. Baker, *Lethbridge: Founding the Community to 1914: A Visual History*. Lethbridge: Occasional Paper 27 published by the Lethbridge Historical Society, 1927, pp. 48**

For a quarter of a century, beginning in the 1882, Montreal businessman and politician Sir Alexander T. Galt and his son Elliott managed a variety of coal mining, railway, and land development companies in southern Alberta. Their enterprises included the townsite of Lethbridge, an orderly set of grids laid out by C.A. Magrath, a Dominion Land Surveyor and the Galt company's land agent. William Baker has assembled a fine collection of photographs dealing thematically with Lethbridge in its first decades. His extended captions and selection of photographs make this local production a useful aid for understanding the prairie city and its semi-arid hinterland.

Many of the pictures emphasize the suddenness of growth. The Indian ponies and travois in one picture and the 1906

photo of "old timers of both races" recall the contact of cultures. The solidity of what was quickly built as well as the "enormous gaps" and frontier openness provide startling contrasts that would enhance any lectures on prairie history. Whether it is a picture of an interior of a house or the exterior of a bank, the items in this collection serve to remind us how eastern culture and capital fashioned new communities on an interior "empire" within several decades. Yet the spacing of structures, the prominence of the horizon and "big sky", and the evidence of trains, coal, and grain locate Lethbridge as a place apart. The famous high-level railway bridge completed in 1909 is an apt symbol for the city before WWI, for it not only depicts aspects of the local economy but – as Baker notes – captures the ascendancy of the CPR enterprises over the Galt enterprises.

Most of the over seventy photographs and illustrations include people. This booklet is not just a collection of pictures of buildings, but a record of people and their material environment. Although not a full-blown academic study of the early decades of Lethbridge's history, this publication is an admirable local production from which teachers of Canadian history can find useful illustrative material. This booklet is available from the Lethbridge Historical Society, P.O. Box 974, Lethbridge Alberta, T1J 4A2

JOHN WEAVER  
McMaster University

**Ferretti, Lucia. *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain: Saint-Pierre-Apôtre de Montréal 1848-1930*. Montréal: Boréal, 1992. Cartes. Pp. 264.**

En suivant un siècle de l'histoire socio-économique et religieuse de cette paroisse de l'est de Montréal, où s'entassèrent entre 1850 et 1914 de

8 000 à 15 000 habitants sur une superficie d'un tiers de mille carré, situé entre la rue Sainte-Catherine et le fleuve, entre les rues Panet et Saint-André, c'est un véritable âge d'or dans l'évolution des rapports entre l'Église catholique et les citadins que Lucia Ferretti fait apparaître. Naviguant sur des vagues continues de migrants ruraux, un groupe de pères Oblats réussit pendant huit décennies à "construire un réseau d'intenses relations locales", une institution d'un étonnant enracinement qui devint la principale agence de médiation entre la ville et les nouveaux venus.

Le secret de cette stabilité? L'énergie de ces pères Oblats, parmi les premiers à venir de France depuis la Conquête, dont c'est l'établissement urbain d'importance et le centre d'activités. (La monographie intéressera aussi les historiens du Nord, Saint-Pierre servant de maison mère aux Oblats missionnaires auprès des autochtones.) La flexibilité et l'ouverture de leur ultramontanisme qui transforme la tradition catholique urbaine au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, et dont l'auteur peint un portrait concret et rafraîchissant. Ces frères missionnaires, d'origine modeste eux-mêmes, arrivent à s'attacher la population à coups d'essais et d'erreurs, dans un contexte où aucun pouvoir public n'a encore pris en charge leur bien-être ou leur adaptation. Cependant, la compétition entre ordres religieux pour la loyauté des fidèles donne aux citoyens un pouvoir remarquable dans l'histoire de la paroisse, de la détermination des horaires aux des règles des confréries en passant par les formes de piété. Ainsi, la marche de l'ultramontanisme n'est pas inéluctable et la reconquête spirituelle d'un tel quartier ne peut s'effectuer au moyen de simples mesures de "contrôle social". Elle commande un jeu d'échanges dans lequel la dizaine de pères en devoir à Saint-Pierre doivent comprendre les aspirations des "Bourragans" et tenter de les servir: non seule-

ment les ambitions de distinction et de reconnaissance des mieux nantis et des citoyens de plus longue date, mais aussi les incertitudes des millieus de migrants ruraux venus de la plaine du Saint-Laurent et les préoccupations des ouvriers. Dans la maison mère, on ne condamne ni les grèves ni les syndicats d'emblée, on comprend que dans certaines conditions le travail des femmes soit nécessaire.

Il existe aussi une série de facteurs relevant de la stricte histoire de l'espace urbain. La relative hétérogénéité de la population jointe à l'intégration de la population à une époque où l'état des rues et des moyens de transport empêchait encore une trop grande ségrégation spatiale des classes et maintenait entre le centre-ville et Saint-Pierre suffisamment de distance pour faire de la paroisse un lieu de relative autosuffisance. Dans cette paroisse des plus démunies, les pères et les citoyens concentrèrent le gros de leur énergie sur l'assistance aux pauvres. A ce sujet, Lucia Ferretti apporte des renseignements inédits sur l'organisation de la charité privée: sur les relations sociales mises en branle dans l'organisation des Sociétés Saint-Vincent de Paul par exemple, sur la nature des visites aux pauvres, des quêtes, bazars, soupers de rues, clubs de loisir et autres moyens de financement, sur les motifs des donateurs, les quelques uns d'entre eux qui sont relativement à l'aise et les millieus d'autres, fréquents donateurs de simples "trente sous".

*Entre voisins* raconte une histoire en trois temps. Au départ, l'élaboration d'une recette complexe où l'Église, en s'appuyant sur l'énergie et les moyens de commerçants et de propriétaires assez prospères, devient le principal agent d'accueil des nouveaux venus, dont la plupart sont "pauvres mais pas misérables". Entre 1870 et 1914, un temps moyen de "plénitude", où l'extraordinaire

vitalité compense pour un moins grand isolement de la paroisse, où les congrégations et les groupes loisirs deviennent davantage des institutions de masse que des garants de respectabilité. Après la guerre, le moteur de l'histoire change définitivement d'échelle. Des déménagements d'un genre nouveau transforment irrémédiablement la face du quartier. De moins en moins de propriétaires résidents, de plus en plus de commerce pour la population du centre-ville, un appauvrissement généralisé et une sédentarisation des plus démunis. Un va et vient que les institutions Oblates ne peuvent plus encadrer de près. Ces déplacements spatiaux sont la traduction de changements dans tous les secteurs de la vie urbaine: sur le plan des responsabilités institutionnelles (les associations charitables et l'école, que ne peuvent compter sur autant de citoyens à l'aise pour leur financement, ont recours à l'aide d'associations religieuses contralitrices et de pouvoirs publics), sur le plan des idéologies (les associations nationalistes prennent un essor remarquable), de la vie associative (les syndicats, les regroupements d'action catholique nationaux occupent une place plus importante) et des loisirs (les divertissements de masse ayant fait leur entrée à Saint-Pierre). Saint-Pierre est victime de l'accélération d'un processus dont elle a elle-même facilité le cours.

Ces conclusions reposent sur un travail monumental et convaincant: l'élaboration de centaines de dossiers individuels, une reconstitution minutieuse des familles, l'identification des niveaux de fortune, des statuts socioprofessionnels, des provenances géographiques et des affiliations. En plus de colliger les renseignements de la paroisse montréalaise que a laissé le plus de documents sur ses activités, l'auteure n'a négligé aucune des sources familières aux praticiens de l'histoire démographique et urbaine: registres paroissiaux, annuaires

*Lowell*, rôles de valeurs locatives. De tant de chiffres et de renseignements croisés, elle sait tirer des portraits clairs, vivants et nuancés, dont la lecture est aisée car elle a choisi, pour cette version allégée de sa thèse de doctorat, d'exposer les détails de sa méthode dans de modestes notes de références.

Son étude appelle parfois d'autres questions. Il aurait été bon de puiser davantage aux conclusions de la sociologie et de l'histoire rurales pour offrir aux lecteurs une meilleure idée du bagage des nouveaux venus. De plus, on se demande souvent comment les loyautés paroissiales s'arriment aux autres sentiments d'appartenance de cette population peu puissante (identités ouvrière, partisane, nationaliste), comment les premières colorent les seconds, autrement dit, quel poids cette intense vie associative et communautaire avait dans l'ensemble des activités urbaines. En ouvrant davantage la réflexion dans ces directions, l'auteure aurait peut-être pu discuter davantage de leur legs dans l'histoire des institutions qui remplaceront l'Église après la Grande guerre, une fois que la paroisse n'est plus qu'une "communauté de foi" et, ce faisant, faire avancer d'un cran l'un des projets de l'ouvrage qui est de montrer comment l'Église a contribué à "influencer [ ... ] les transformations de la ville".

Voici donc un clergé dynamique dont les efforts contredisent l'image d'une institution faisant face à l'industrialisation en se figeant jalousement sur des restes de pouvoir et des "fidèles-citadins" trouvant dans leur paroisse bien davantage qu'obligations ou nostalgie. Cet épisode n'avait pas fait son chemin dans l'historiographie, d'un côté parce qu'il appartient à un âge étouffé par des analyses trop compactes des effets l'industrialisation et de l'urbanisation; de l'autre parce qu'il est coincé entre deux pôles d'étude de l'Église catholique

dans la société canadienne-française, celui du pouvoir du clergé dans les campagnes et celui de ses insuffisances dans les villes. Il est encore trop tôt, écrit Lucia Ferretti en conclusion, pour savoir si Saint-Pierre représente un cas normal ou une instance extrême. Mais son étude permet déjà de comprendre un large pan de l'histoire des pratiques, des espoirs et des conflits qui reposent sous les cents clochers du ciel de Montréal.

DOMINIQUE JEAN  
Department Of History  
Carleton University

Jacques Mathieu, ed., *Les dynamismes de la recherche au Québec. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, 1991.*

De toute évidence, les auteurs qui ont contribué à ce recueil n'ont pas craint de se lancer dans une entreprise de grande envergure. Un livre qui ambitionne de "baliser le chemin parcouru et (de) repérer les trajectoires empruntées" en sciences humaines et sociales au Québec au cours des dernières décennies, d'offrir la possibilité aux chercheurs dans le domaine de "mieux se situer", de leur ouvrir "des voies d'exploration" suscite, par définition, de grandes attentes chez le lecteur. Bien qu'ils prennent soin d'vertir qu'ils ont conçu leur recueil davantage comme une "exploration" plutôt qu'un bilan" (p.ix), il n'en demeure pas moins qu'à l'étape des projections, une telle exploration contenue à l'intérieur d'un seul ouvrage semble promettre de combler un vide béant.

Dans la Présentation, le directeur Jacques Mathieu fait valoir que les sciences humaines et sociales se renouvellent continuellement, multipliant leurs sujets de recherches, transformant leurs méthodes, un processus qui ne fait que s'accroître. Cette "métamorphose" invite les chercheurs depuis quelques années à s'interroger sur les orientations

diverses de leurs disciplines. Si ces orientations "soulèvent l'enthousiasme", elles "inquiètent un peu" (p.vii) aussi, avec la "superspécialisation" et la perte de popularité (p.viii) auxquelles elles donnent lieu. *Les dynamismes de la recherche au Québec* veut s'inscrire dans cette lignée d'interrogation en tentant de faire avancer les réflexions amorcées. Cet ouvrage réunit 16 textes produits dans le cadre du premier séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN).

On nous explique que les travaux sélectionnés décrivent soit les évolutions et les objectifs d'une discipline en particulier, soit des "contextes socioculturels dans lesquels évoluent les scientifiques" (p.x); certains présentent des découvertes qui annoncent "des voies de recherche parmi les plus récentes" (p.xi) et finalement d'autres nous offrent des textes de jeunes chercheurs.

Dans ce recueil, on retrouve certainement de brefs survols des évolutions qui ont marqué le développement de plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales. Dans cette catégorie, mentionnons l'article de Serge Courville sur la démarche géographique, de Jacques Mathieu sur l'histoire et son rapport au passé, de Lucille Guilbert concernant les études de folklore et d'ethnologie, de Bruno Ramirez au sujet de l'histoire des minorités ethnoculturelles et de Yves Tremblay sur l'histoire des techniques. Ces textes offrent un aperçu succinct et révélateur des étapes de développement qui ponctuent le cheminement de ces divers domaines d'études. On prend surtout connaissance des principales influences externes qui ont peu à peu modifié les approches privilégiées au cours des ans et comment ces influences ont progressivement contribué à redéfinir l'objet même de chacune de ces disciplines. Ces textes

confirment en peu de pages à quel point tous ces domaines sont tributaires de contributions multidisciplinaires. Ils révèlent également combien les chercheurs d'aujourd'hui sont influencés par les perspectives qui découlent des thèses de la phénoménologie, du poststructuralisme et de la déconstruction. Dans toutes les disciplines abordées, le concept de l'objectivité du chercheur a été progressivement remis en question et l'on semble s'accorder pour dire que nos connaissances à l'égard d'un sujet donné sont "médiatisées" par des perceptions plus ou moins adéquates" (p.9), les transformant en "construction". Tout pour dire que ces textes permettent au lecteur d'apprécier que les chercheurs en sciences humaines et sociales au Québec s'inspirent des courants intellectuels internationaux qui traversent leurs disciplines tout en les nourrissant.

Cependant, lorsque vient le temps de prendre connaissance de la spécificité des dynamismes de la recherche proprement québécoise, les collaborateurs à ce recueil nous laissent le plus souvent insatisfait. À l'exception de Lucille Guilbert et de Yves Tremblay qui s'intéressent directement au cheminement de leur discipline au Québec, les autres se limitent essentiellement à retracer des tendances générales qui, en fin de compte, s'appliquent au domaine dans son ensemble. Doit-on conclure à une absence de spécificité québécoise? Il aurait fallu dans ce cas que les auteurs en rendent compte de façon plus explicite. Il s'en suit inévitablement une absence d'analyse critique des évolutions en cours au Québec. On aurait voulu non seulement en apprendre davantage sur les caractéristiques de la recherche qui se fait au Québec mais d'obtenir aussi une évaluation critique de la part de l'auteur. Ainsi, par exemple, si les chercheurs québécois ont privilégié certaines approches, certaines